

HOMÉLIE 15

Que toute aigreur, toute colère, tout ressentiment, toute clameur et tout blasphème soient bannis d'entre vous avec toute malice.»

1. Jamais les abeilles n'iront se fixer dans un réduit impur; aussi les hommes habiles dans l'art de les élever arrosent-ils d'essences, de parfums, de toute sorte de suaves odeurs, et même de vins aromatiques, les ruches destinées à les recevoir quand elles sortent de leurs alvéoles, sachant bien qu'il suffirait d'une senteur désagréable pour les chasser de nouveau; il en est de même de l'Esprit saint. On peut dire que notre âme est une demeure préparée pour l'essaim des grâces spirituelles; mais, si la bile, l'amertume et l'emportement en imprègnent l'intérieur, l'essaim s'envole. Voilà pourquoi ce bienheureux, ce sage agriculteur ne cesse de purifier cette demeure, non en y promenant la faux ou tout autre instrument de fer, mais en nous attirant nous-mêmes vers cet essaim spirituel, qu'il réunit en même temps à force de prières, de labeurs et de bonnes œuvres. Observez de quelle façon il purifie notre cœur; il en expulse le mensonge, il en expulse l'irritation; il nous montre, de plus, comment on enlève le mal jusqu'aux racines; ce qui se fait en excluant toute amertume de l'entendement lui-même. Voyez ce qu'il en est de la bile que renferme notre corps : est-elle peu considérable, peu considérable est aussi la secousse qu'elle cause quand le récipient se rompt; est-elle surabondante, et surtout dépasse-t-elle la mesure par sa violence et son âcreté, il n'est plus possible qu'elle se tienne dans son récipient, elle le corrode comme un feu violent, et, quand elle a détruit cette faible barrière, elle se répand dans tout le corps, dont elle ruine et détruit l'économie. Supposez encore une bête féroce, la plus sauvage et la plus redoutable de toutes, qu'on aurait transportée dans une ville : tant qu'elle est solidement renfermée dans une cage, elle a beau s'emporter et rugir, elle ne peut pas nuire; si, dans l'excès de sa fureur, elle parvient à briser les barreaux de sa prison, et, s'élançant au dehors, remplit la ville entière de trouble et de frayeur, tous les habitants prennent la fuite. La bile agit de la même façon : tant qu'elle est renfermée dans ses limites, elle ne nous cause pas un grand mal; mais, quand elle a rompu la membrane qui la retient, rien ne l'empêche de se répandre dans tout l'organisme, et dès lors, bien qu'elle soit en quantité peu considérable, elle est d'une telle âcreté, qu'elle infecte de son venin et vicie tous les autres éléments. Le premier qu'elle rencontre, c'est le sang, le plus rapproché d'elle par sa place et par sa nature; elle le rend plus chaud, et d'une chaleur malsaine; elle s'empare ensuite de tout ce qui l'avoiisine; l'équilibre des humeurs est détruit, tout se transformant en bile; dès ce moment, elle attaque les membres, et, les ayant tous infectés de son aigreur, elle ôte à l'homme la parole, elle l'étouffe et chasse l'âme du corps.

Pourquoi nous livrer à cette description minutieuse ? C'est afin que, dès que nous sentirons cette amertume nous envahir, dès que notre intelligence nous la montrera prête à donner la mort à l'âme, la ruinant, la bouleversant de fond en comble, nous tâchions de nous soustraire à sa fureur. Comme une la bile matérielle corrompt tout élément, l'autre embrase toutes nos facultés, et conduit à l'abîme de la géhenne celui dont elle s'est emparée. En examinant les choses avec cette précision; voulons-nous fuir le mal qui nous est signalé, museler la bête féroce, ou mieux l'exterminer, conformons-nous au conseil de l'Apôtre : «Que toute aigreur» soit adoucie ? Non, mais bien, «soit rejetée loin de vous.» Ai-je donc besoin de garder en moi ces choses ? aurai-je la bête féroce à garder, quand je puis l'expulser de mon âme et la reléguer au loin ? Obéissons donc à cette parole : «Que toute aigreur soit rejetée loin de vous.» Hélas ! quelle perversité nous possède ! quand nous devrions tout faire pour cela, plusieurs poussent la démence jusqu'à trouver leur bonheur au milieu de ces dangers, à s'enorgueillir du mal, à s'en faire gloire, et jusqu'à s'attirer la haine des autres ! Cet homme, dira-t-on, est plein d'amertume, c'est un scorpion, un serpent, une vipère. On le regarde avec terreur. – Et pourquoi craignez-vous ce violent caractère ? – Je crains, me répondez-vous, qu'il ne me nuise, qu'il ne me perde. Je ne comprends rien à sa perversité; voyant dès lors en moi un homme simple, incapable de rien voir dans ses manœuvres, il me fera tomber dans ses filets, il me prendra dans les pièges qu'il a tendus à dessein. – Je ris maintenant. – Et pour quelle raison ? – parce que ce sont là les paroles d'un enfant qui craint ce qui n'est nullement à craindre. Nul n'est digne de mépris et de risée comme l'homme acerbe et méchant. Il n'est pas de défaillance comparable à son aigreur : elle frappe de démence ou d'imbécillité.

2. Ne voyez-vous pas combien la méchanceté est chose aveugle ? Ne vous a-t-on pas dit qu'on creuse pour soi-même la fausse destinée à son voisin ? – Quoi donc, ne faut-il pas

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS

craindre une Ame qui porte le désordre partout ? Il faut redouter ces caractères acerbes à l'égal des démoniaques et des furieux, de ceux qui n'ont plus l'usage de leur raison; car ils agissent de même sans savoir ce qu'ils font. – Je ne dis pas le contraire; mais prétendre qu'ils comprennent comment il faut se conduire, nullement. Rien n'importe à la direction de la vie comme la prudence, et rien ne fait obstacle à la prudence comme la dépravation, la malice et la dissimulation. Ne remarquez-vous pas combien les corps envahis par la bile sont repoussants, ont perdu toute fleur de jeunesse, toute énergie, toute souplesse, toute facilité d'action ? Telles sont les âmes dont nous parlons. Le mal icterique de l'âme n'est pas autre que la perversité. La perversité n'est pas une force, gardez-vous bien de le penser. Voulez-vous que je vous montre encore cette vérité par un exemple, par le contraste d'un homme méchant et d'un homme plein de droiture ? Absalon était un astucieux, cherchant à gagner tout le monde. Voyez sa perfidie : l'Écriture nous le représente allant de tout côté, et demandant à chacun s'il avait un procès, dans le but de capter sa confiance. David était simple et droit. Qu'arriva-t-il ? Observez la fin de l'un et de l'autre, et vous serez frappé de la démence du premier. N'ayant pas d'autre intention que de nuire à son père, il fut aveugle en tout. Ainsi n'était pas David; car à celui qui marche dans la simplicité marche avec confiance;» (Pro 10,9) celui qui ne se laisse pas entraîner à de vaines recherches et qui ne médite aucun mal.

Obéissons donc au bienheureux Apôtre, et plaignons ces âmes ulcérées, versons des larmes sur elles, ayons recours à tous les moyens et n'en négligeons aucun pour les délivrer de cette fatale amertume. N'est-il pas contraire au bon sens que nous mettions tout en œuvre pour évacuer la bile matérielle, un élément nécessaire cependant, un principe constitutif du corps humain et sans lequel il n'est pas d'homme; tandis que nous ne faisons rien, nous ne nous donnons aucun soin pour évacuer la bile de l'âme, qui, celle-là, n'est d'aucune utilité, ou mieux est extrêmement funeste ? «Que celui parmi vous qui veut être sage, devienne fou, et il aura la sagesse.» (I Cor 3,18) C'est Paul qui parle; écoutez maintenant Luc : «Ils prenaient leur nourriture avec allégresse et simplicité de cœur, louant Dieu et possédant la confiance de tout le peuple.» (Ac 2,46-47) Ne voyons-nous pas même aujourd'hui les hommes simples et sincères être honorés de tous ? On ne porte pas envie à quelqu'un de ce genre s'il réussit, on ne le foule pas aux pieds s'il succombe; tous prennent part à sa prospérité, tous compatissent à son infortune. Que l'homme acerbe et méchant vienne parfois à réussir, tout le monde s'en afflige comme d'un malheur public, et tout le monde applaudit à sa chute. Ayons donc pitié de pareils hommes; ils sont de toute part entourés d'ennemis. Jacob était également sans feinte, et triomphait néanmoins de toutes les manœuvres d'Esau : «Car la sagesse n'entrera pas dans une âme qui se livre à la perversité.» (Sag 1,4) Que toute amertume soit rejetée loin de vous ! Il qu'il n'en reste pas même de traces. Le moindre ferment, sous le coup d'une émotion, est comme une étincelle qui provoque un incendie.

Voyons donc avec soin ce que c'est que l'amertume. Supposons, par exemple, un homme dissimulé, plein de ruses, soupçonneux, toujours prêt à mal faire : il ne faut attendre de lui que la haine et le ressentiment. Impossible qu'une telle âme soit en paix; car l'amertume est la source de toute sorte de fureurs. Pour cette âme point de repos, point de relâche; elle est toujours plongée dans de noires pensées. Elle-même, je l'ai dit, ressent la première le mal qu'elle fait. «Et les clameurs,» avons-nous lu. Pourquoi ? Vous criez donc aussi ? L'homme doux doit conserver le calme. La clameur est un cheval que le cavalier ne maîtrise plus, c'est la colère ne connaissant pas de frein; arrêtez le cheval, et vous renversez le cavalier. Que les femmes surtout entendent cette leçon, elles qui crient et hurlent à tout propos. Il n'est utile d'élever la voix que pour une chose, pour prêcher et pour enseigner; en toute autre occasion, et même dans la prière, ce n'est pas permis. Voulez-vous l'apprendre par expérience, ne criez pas, et vous ne vous mettez plus en colère : excellent moyen pour corriger cette passion. Or, comme celui qui ne crie pas ne saurait s'emporter, celui qui crie s'emportera sans nul doute. Ne m'objectez pas les profonds ressentiments, le souvenir des injures, la nature même de l'aigreur, je vous dis maintenant de quelle façon vous vous en débarrasserez.

3. Ce n'est donc pas peu de chose pour arriver à ce but que de former son âme à s'interdire toute clameur. Otez les cris, et vous avez coupé les ailes à la colère, vous avez comprimé les mouvements impétueux du cœur. De même qu'on ne saurait lutter sans lever les mains, de même on ne saurait être pris à ce piège quand on ne pousse pas des cris. Liez les mains à l'athlète, et dites-lui de soutenir le combat; inutile : la colère ne le peut pas mieux. Les cris, alors même qu'elle n'est pas, ont le pouvoir de la faire naître. C'est encore là que les femmes surtout se laissent prendre; la maison tout entière retentit de leurs cris, quand elles s'emportent contre leurs servantes; et, si la maison donne dans un carrefour étroit, tous les

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

passants entendent les bruyantes fureurs de l'une et les gémissements enrayés de l'autre. Quoi de plus honteux cependant qu'un tel désordre ? Chacun s'arrête et demande ce qui peut s'y passer. Telle femme, dit-on, châtie sa servante. Encore une fois, quelle honte ! Voudrais-je dire qu'il ne faut pas châtier ? Non ; il le faut, je le sais, mais non sans cesse, ni sans modération, ni pour satisfaire un ressentiment personnel, j'insiste sur ce point, ni pour un manquement au service ; cela ne peut avoir lieu que pour une faute qui nuit à l'âme. Si vous frappez pour ce dernier motif, tous vous loueront, personne ne vous blâmera : si c'est l'intérêt qui vous pousse, tout le monde condamnera vos emportements et votre barbarie. Voici le comble de la honte : il est des femmes si dépourvues de sentiment, si cruelles, que le même jour n'épuise pas leur fureur, après avoir mis à nu les épaules de leurs servantes, et pris soin d'appeler le chef de maison, elles attachent ces malheureuses à des litières. Hélas ! et dans ce moment ne s'offre pas à vous la pensée de la géhenne ! vous dépouillez la jeune fille, vous l'exposez aux regards, et vous ne craignez pas d'être condamné ? Mais non ; vous tâchez d'irriter votre mari, au lieu de craindre qu'il vous condamne ; vous menacez des fers une infortunée que vous avez accablée déjà de mille outrages, la traitant de Thessalienne, de fugitive, de prostituée. La colère ne permet pas à cette femme de donner un frein à sa bouche ; elle n'a qu'un but : exercer sa vengeance au détriment même de son honneur. Après cette tempête, la voilà commandant à tous comme un tyran, elle fait comparaître les enfants devant elle, il faut que son mari vienne à son tour, et qu'abdiquant sa raison il accepte le rôle d'exécuteur. De pareilles choses devraient-elles se passer dans une maison chrétienne ?

Mais c'est là, me dira-t-on, une race perverse, audacieuse, sans pudeur, incorrigible. – Je le sais comme vous ; on peut cependant la ramener au devoir d'une autre manière, par la frayeur, par les menaces, par de simples paroles, qui souvent produisent plus d'effet, et du moins ne vous exposent pas à la honte. Vous avez tenu des propos humiliants, vous femme libre, et le déshonneur retombe sur vous encore plus que sur votre servante. Et puis, quand il faut se rendre au bain, elle porte sur son dos les traces des verges, elle offre le témoignage de votre cruauté. – Cette classe de gens est intolérable, insisterez-vous, pour peu qu'on la laisse faire. – Je ne l'ignore pas ; mais travaillez donc à la corriger, comme je viens de le dire, par la douceur et la bonté beaucoup plus que par les coups et par la crainte. Cette personne a-t-elle la foi, c'est votre sœur. Vous commandez, elle exécute vos ordres. Est-elle livrée à la boisson, ôtez-lui les occasions de boire, faites-lui vos représentations en présence de votre mari. Ne comprenez-vous pas combien il est honteux de frapper une femme ? Les lois ont décrété mille moyens de coercition contre les hommes, le fer chaud et les autres tortures ; rarement elles y soumettent les femmes, elles ne veulent pas que la colère aille plus loin que de les souffleter. Elles témoignent d'un tel respect pour la nature qu'en aucun cas la femme ne doit être suspendue, surtout quand elle est enceinte. L'homme se déshonore s'il vient à frapper une femme, à plus forte raison se déshonore une personne du même sexe. C'est ainsi que les femmes s'attirent la répulsion des hommes. – Et si cette servante vit dans le désordre ? – Mariez-la, faites disparaître les occasions, ne la laissez pas dans la mollesse. – Que faire si elle commet le vol ? – Veillez sur elle, empêchez-la. – Voici bien une chose nouvelle : c'est donc moi qui serai gardienne ? – Ô la folle observation ! et pourquoi ne le seriez-vous pas, je vous prie ? Est-ce que cette femme n'a pas une âme comme la vôtre et n'est-elle pas favorisée des mêmes dons divins ? De s'assoit-elle pas à la même table et n'a-t-elle pas la même noblesse que vous ? – Mais encore, elle n'a ni bon sens ni retenue dans ses paroles, ni sobriété. – Et que de femmes libres à qui conviendraient ces mêmes reproches ? Dieu fit aux hommes une loi de supporter toutes les défaillances de la femme. Pourvu qu'elle ne tombe pas dans la fornication, montrez-vous patiente pour tout le reste. Serait-elle sujette à l'ivrognerie, à la vanité, à l'intempérance de la langue, à des sentiments de jalousie, à des habitudes de dépense, entamerait-elle votre fortune, c'est la compagne de votre vie. Vous êtes dans l'obligation de la ramener à l'ordre ; c'est pour cela que vous êtes la tête. Travaillez donc à cette correction, faites ce qui est en votre pouvoir. Resterait-elle incorrigible, voleuse même, veillez sur ce qui vous appartient ; mais ne la maltraitez pas ainsi. Est-elle loquace, fermez-lui la bouche. C'est de la suprême philosophie. De nos jours, certaines femmes en sont venues à ce degré de démence qu'elles enlèvent la coiffure à leurs servantes et les traînent par les cheveux.

4. Pourquoi avez-vous toutes rougi ? Ce n'est pas à toutes que ces paroles sont adressées, mais à celles-là seules qui se laissent aller à ce point de férocité. Que la femme n'ait pas la tête découverte, a dit Paul ; et vous lui arrachez tout voile ? Ne voyez-vous pas que vous vous outragez vous-même ? Si elle paraissait devant vous tête nue, vous le regarderiez comme une insulte ; et, quand c'est vous qui la mettez dans cet état, vous dites que la chose

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS

est sans importance ? – Que serait-ce, m'objecterez-vous encore, si je ne la corrigeais pas ? – Corrigez-la donc avec le bâton et les verges. Que de défauts n'avez-vous pas vous-même, sans que vous soyez corrigée ? Du reste, ce n'est pas pour elle que je parle ici, c'est pour vous qui êtes libre, dans le but d'obtenir que vous ne fassiez rien qui vous déshonore ou vous nuise. Si vous apprenez à traiter chez vous votre servante avec convenance et douceur, bien mieux agirez-vous de même envers votre mari. Si vous ne faites rien de répréhensible quand vous le pourriez néanmoins, à plus forte raison vous en abstenrez-vous quand vous aurez un empêchement quelconque. La philosophie que vous pratiquerez à l'égard de vos servantes vous sera donc de la plus grande utilité pour gagner l'affection de votre mari. «La mesure dont vous aurez usé, est-il dit dans l'Evangile, vous sera rendue.» (Mt 7,2) Mettez un frein à votre bouche; dès que vous saurez supporter avec générosité les pénibles travers d'une servante, vous ne serez plus émue des insultes même d'une personne de votre condition; et cette patience vous mène droit à la plus sublime philosophie. Il y a des femmes qui s'emportent jusqu'à jurer; rien n'est plus ignominieux qu'un emportement de cette nature. – Mais quoi, direz-vous aussi, elle ne songe qu'à se parer ? – Interdisez-lui la vaine parure, je le veux bien; si vous voulez cependant l'en éloigner, commencez vous-même l'exemple vaut mieux que la peur : soyez un modèle qu'elle puisse imiter en tout point.

«Que le blasphème soit rejeté loin de vous.» Observez comment le mal procède : l'amertume produit la mauvaise humeur, la mauvaise humeur produit la colère, la colère se répand en clameurs, aux clameurs se mêle le blasphème, c'est-à-dire la malédiction, et puis aussi les coups, les blessures, d'où peut venir la mort. Paul n'a pas voulu toucher à cette énumération; il a dit seulement : «Que le blasphème soit rejeté loin de vous avec toute malice.» Que signifient ces derniers mots ? Que tel est le terme auquel aboutit toute malice. Quelques hommes, en effet, ressemblent aux chiens qui mordent à l'improviste, qui n'aboient pas quand on approche, qui n'ont pas même l'air irrités; se montrant, au contraire, doux et flatteurs, ils vous mordent cruellement au moment où vous êtes sans défiance : ceux-là sont plus à redouter que les ennemis qui vous font une guerre ouverte. Puis donc qu'il y a des chiens parmi les hommes qui ne crient, ne s'emportent ni ne menacent, mais trament leurs ruses en secret, préparent des maux sans nombre et se vengent par des actes, l'Apôtre les désigne aussi, par ce mot de malice ou de perfidie. Ne ménagez pas les paroles, vengez-vous par les actions. Quant à moi, j'ai réprimé la langue, j'ai retranché les clameurs pour mettre des bornes à l'incendie : pour vous, si vous n'avez pas besoin de crier pour en exciter la flamme, si vous alimentez encore le feu, à quoi bon le silence ? Ne savez-vous pas que les incendies les plus terribles sont ceux qui brûlent au dedans et ne se montrent pas au dehors ? Il en est de même des plaies qui rongent à l'intérieur, et des fièvres qui consomment sans qu'on en sache la cause. Pareillement, la plus dangereuse de toutes les colères est celle qui dévore l'âme en secret. Il faut que celle-là même, et celle-là surtout, soit retranchée, avec toute malice, petite ou grande.

Obéissons à cette recommandation de Paul, expulsions toute amertume, toute méchanceté, pour ne pas contrister l'Esprit saint; détruisons le mal jusqu'à la dernière racine. Rien de bon ne peut provenir d'une âme ulcérée, rien de salutaire; tout est tribulation, larmes, gémissements et désespoir. Remarquez, je vous prie, l'aversion que nous inspirent les bêtes sauvages qui hurlent, telles que le lion et l'ours; tandis que nous aimons la brebis, dont la voix, au lieu d'être bruyante, est plutôt douce et plaintive parmi les instruments de musique, nous n'aimons guère non plus ceux qui font trop de bruit, comme les tambours et les trompettes : les autres, ceux dont le son est plus doux, flattent agréablement l'oreille, comme la flûte, la lyre et le chalumeau. Disposons ainsi notre âme, éloignons-la du fracas, c'est le moyen de vaincre la colère. Ce triomphe remporté, nous serons les premiers à jouir du calme, nous naviguerons vers le port tranquille et serein. Puissions-nous tous l'atteindre, dans le Christ Jésus notre Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.